Ami du Clergé du 13 avril 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Ouverture du Mois de Marie. — Les fleurs à offrir à Marie, 225.
Pour les Premiers Vendredis. — VI. *Mai :* Par le Cœur de la Mère au Cœur du Fils, 226.
Communions solennelles. — Annonce de la fête, 227. — A LA MESSE : I. Foi et désir, 228. — II. Dieu avec nous, 230.
Panégyrique de sainte Monique. — L'épouse et la mère chrétienne, 233.
Les fêtes de l'Eglise. — LV. Le Dimanche *in albis*, 237. — LVI. L'Invention de la Sainte Croix, 239.

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

LES FLEURS A OFFRIR A MARIE

Mes enfants,

C'est une coutume aussi ancienne que l'homme : point de fête sans bouquet, point de fête sans fleurs. Avec leur grâce, leurs couleurs et leurs parfums, les fleurs interprètent si bien les sentiments qui sont dans nos cœurs ! Elles ont, comme on l'a dit, un langage, et ce langage est ravissant. Qu'elles parlent donc pour nous, aujourd'hui. Voici la fête de notre Mère du ciel, une fête incomparable qui va se prolonger trente jours durant. Je voudrais, mes enfants, vous aider à composer votre bouquet, vous signaler les fleurs les plus chères au cœur de Marie.

I

Quelle est cette plante qui, la première, paraît après l'hiver, sort à peine de terre, se cache dans les herbes et les buissons, et ne s'épanouit qu'à regret dans les riches parterres et les serres somptueuses ? Ses couleurs sont pâles et modestes, on ne les aperçoit pas à longue distance. S'il vous arrive de la fouler aux pieds, sa seule vengeance sera de vous embaumer de ses parfums, devenus soudain plus suaves et plus pénétrants. — Vous avez reconnu dans cette description la discrète et aimable violette.

N'est-ce pas ainsi que l'âme humble, en s'éveillant aux premières touches de la grâce, prend conscience de son néant, se dérobe aux regards du monde, se défie de la gloire humaine, et des blessures faites à sa sensibilité naturelle ne laisse sortir que douceur et bonté ? La violette et l'humilité sont sœurs.

Pendant le mois de mai, vous offrirez donc à notre Mère du ciel les violettes de l'humilité ; vous ferez disparaître de votre vie cette hauteur, ce mépris des autres, ce besoin de vous mettre toujours en avant, cette démangeaison de vous vanter perpétuellement, cette fierté qui ne peut souffrir aucune observation, aucun reproche, cet orgueil enfin qui vous rend insupportables à Dieu et aux hommes. Vous vous étudierez à ressembler autant que possible à celle qui ne voulut être toute sa vie qu'une humble femme, une humble épouse d'ouvrier, une humble servante du Seigneur.

II

Qui de vous, mes enfants, ne s'est arrêté maintes fois devant cette fleur portée sur une tige haute et frêle, comme pour signifier qu'elle ne tient au sol que de loin et faiblement ? Qui n'a pas admiré son calice entr'ouvert comme pour recevoir la rosée du ciel et, en échange, lui faire hommage de sa blancheur et de son parfum ? Vous avez nommé le lis, l'emblème des cœurs purs.

Eh bien ! à celle qu'on appelle l'Immaculée Conception, la Vierge sans tache, la Mère sans corruption, offrez, vous dirai-je avec le poète, offrez des lis à pleines mains : *Manibus date lilia plenis,* ou plutôt que vos cœurs soient pendant tout ce mois des lis sans souillure, des lis qui, selon la parole de nos Saints Livres, croissent dans la solitude des vallons, loin des mauvaises compagnies, des lis qui s'abritent derrière un rempart d'épines, les épines de la mortification, de la modestie, de la vigilance : car c'est à cette condition-là seulement que vos âmes garderont la fraîcheur et l'arome qui les rendront agréables à notre Mère du ciel.

III

Mes enfants, notre bouquet ne serait pas complet, il me semble, si nous n'y mettions des roses. La rose est la reine des fleurs : comment n'en pas faire hommage à la Sainte Vierge ? Mais la rose est aussi, vous ne l'ignorez pas, le symbole de la charité, et la charité a toujours rempli le cœur de Marie. Elle a aimé son Fils qui était en même temps son Dieu, et les hommes qui étaient en même temps ses enfants, avec une tendresse incomparable, non pas en paroles seulement, mais jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice.

C'est ainsi que pour plaire encore à notre Mère du ciel et lui ressembler mieux, vous voudrez vous montrer pendant ce mois plus fervents dans vos prières, plus charitables envers vos camarades : ce seront là les roses de votre bouquet.

* *

J'ai lu dans une notice sur un des principaux patronages de Marseille, que pendant tout le mois de Marie il y a dans ce patronage, au milieu de la chapelle, une corbeille destinée à recevoir ce qu'on appelle les « fleurs de Marie. » Ce sont de petits papiers où chacun, selon sa dévotion, écrit les petites mortifications qu'il a faites pendant la journée, en l'honneur de la Sainte Vierge. Chaque jour, il y en a des centaines, et ces petits billets, qui ne sont jamais signés, contiennent d'admirables révélations. Ceux-ci se sont privés de goûter, ceux-là de dessert ; les uns ont mieux observé le silence ; ceux-là ont supporté sans se plaindre une raillerie ou un mauvais traitement.

N'y a-t-il pas là pour vous une indication ? Je voudrais, moi aussi, que pendant le mois de mai la Sainte Vierge reçût de ses enfants beaucoup de petites fleurs d'humilité, de pureté et de sacrifice, roses, lis et violettes dont le parfum montant jusqu'à son trône réjouirait son cœur et vous vaudrait ses maternelles bénédictions. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

VI

Mai

PAR LE CŒUR DE LA MÈRE AU CŒUR DU FILS

Mes frères,

N'est-il pas tout indiqué, pendant ce mois de Marie, d'unir dans notre culte le cœur sacré de Jésus et le cœur immaculé de Marie ?

Nos signets de piété nous représentent côte à côte le cœur sanglant de Jésus, enlacé d'épines, et le cœur immaculé de Marie, fleuri de roses. La dévotion au Sacré-Cœur est distincte de la dévotion au saint cœur de Marie : nous *adorons* le cœur de Jésus, Fils de Dieu; nous *vénérons* le cœur de Marie, créature du bon Dieu. Mais dans la pratique ces deux dévotions sont inséparables : nos pensées vont naturellement du Fils à sa Mère et de la Mère à son Fils.

Ce n'est que vous seul que j'adore,
Cœur de mon Dieu, cœur glorieux ;
Mais en vous adorant j'honore
Le cœur de la Reine des cieux.

Cette pente naturelle de notre piété et cette inclination de notre cœur sont voulues de Dieu, dont c'est l'ordre providentiel. dans l'œuvre de la sanctification, que nous n'allions au Fils que par sa Mère.

A Jésus par Marie : ce fut l'âme de la spiritualité du Bienh. de Montfort, le thème de ses prédications de missionnaire. Il s'est engagé et il a engagé les âmes par la voie immaculée de Marie : voie aisée, courte, parfaite et assurée. Suivons-le sur cette voie royale.

C'est dans le cœur de Marie que le Fils de Dieu a voulu prendre et se former son cœur qui nous a tant aimés; c'est dans le cœur de Marie que nous devons prendre et nous former un cœur capable de l'aimer.

I

Son cœur d'homme, vraiment cœur d'or à cause de tout ce qu'il renferme pour nous de trésors de grâces, il n'était pas nécessaire que le Fils de Dieu le demandât à la T. S. Vierge. Notre-Seigneur aurait pu sortir immédiatement des mains du Père, par une nouvelle création à l'état adulte, comme Adam et Eve au jour de leur apparition sur la terre. En fait, il a voulu prendre la vie « dans son cœur et dans ses vertus, » comme s'exprime le Bienh. de Montfort, c'est-à-dire tenir de Marie son cœur de chair et toutes les amabilités de ce cœur : du consentement de Marie au message de l'Archange de l'Annonciation, Dieu a fait une condition inéluctable de l'Incarnation.

Non seulement par les traits de leur visage, mais encore par les traits de leur âme, les enfants ne sont souvent qu'une copie, qu'une réplique, qu'un exemplaire plus jeune, plus délicat, plus gracieux, de ceux dont ils tiennent la vie, du père ou de la mère. On dit : « Voyez comme ils leur ressemblent. » Du côté de la créature, seule la mère intervient dans la génération humaine de Notre-Seigneur : il a été formé dans le sein de la Vierge Mère, de sa seule substance à elle, sans le concours d'un père selon la chair, par l'opération du Saint-Esprit. Puisqu'il a voulu que son Fils ait sa nature humaine, non pas directement de ses mains, mais par le ministère de Marie, assurément Dieu aura fait jouer ces lois encore obscures de l'hérédité dans la formation, dans la naissance, dans la croissance physique et morale de Jésus.

Ainsi le cœur de Jésus tient toutes ces vertus d'humble douceur, de bonté immense par lesquelles il nous attire, du cœur de Marie, que Dieu avait préparé en vue de cette transmission maternelle.

Bossuet dira : « Marie est un Jésus commencé. » Et du Jésus doux et humble de cœur, le Bienh. de Montfort écrira encore plus explicitement : « Expliquez-moi la douceur de Jésus? Expliquez-moi avant la douceur de Marie, sa mère, à qui il ressemble par la douceur du tempérament. »

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai fait moi-même. » (Jo., XIII, 15).

Puisqu'il a voulu prendre et se former dans le cœur de Marie ce cœur qui nous a tant aimés, c'est aussi dans le cœur de Marie que nous devons prendre et nous former un cœur capable de l'aimer.

De la Vierge Marie Dieu a fait non seulement la mère de son Fils, mais notre mère, dans toute la réalité de ce nom si doux. Dans les plans divins, c'est donc à elle de nous enfanter à la vie de la grâce, de la protéger et de la développer dans nos âmes, de faire notre éducation de fils de Dieu par la pratique de toutes les vertus surnaturelles que notre catéchisme divise en vertus théologales : foi, espérance, charité, et en vertus morales, au premier rang desquelles se place la religion, le culte de Dieu en la personne de Jésus-Christ.

Sous sa forme la mieux adaptée à notre nature, surtout depuis l'orientation donnée au monde par la révélation de Paray-le-Monial, la religion, c'est la dévotion au Sacré-Cœur.

Et voilà pourquoi, en toute rigueur de doctrine théologique, une piété filiale envers Marie, une piété vraie faite de vénération, d'invocation, d'imitation, va nécessairement à faire de nous les adorateurs et les disciples du Sacré-Cœur.

Rien ne remplace l'éducation maternelle. Sans elle, la vie affective reste plus ou moins atrophiée. Il manque aux vertus les plus viriles un certain velouté d'humanisme.

Dans la dévotion au Sacré-Cœur, qui est la religion de la charité ou de l'amour, la meilleure éducatrice sera toujours celle que l'Eglise appelle la Mère du bel amour : « *Mater pulchræ dilectionis.* »

II

Aussi bien est-ce la pratique de l'Eglise.

La manière de prier est la règle sûre de sa croyance : *lex orandi, lex credendi.*

Pour ne pas séparer ces deux cœurs, elle nous offre l'office du *T. S. Cœur de Marie,* et elle accouple les deux invocations : « Cœur sacré de Jésus..., cœur immaculé de Marie. »

Qu'elle soit donc nôtre, la devise bien connue : *Per Matrem ad cor Filii,* c'est par la Mère qu'on va au cœur du Fils.

Sur ce chemin nous suivrons les plus grands dévots du Sacré-Cœur, un S. Eudes par exemple, et celle que le Sacré-Cœur s'est lui-même choisie pour nous transmettre son message d'amour, sainte Marguerite-Marie.

Rien n'illustre cette doctrine que nous venons de développer, comme la pratique de la sainte confidente de Paray, et il y a dans son exemple une force de persuasion plus puissante peut-être sur quelques-uns que tous les raisonnements.

Dès son enfance, Notre-Seigneur, pour la garder toute à lui, la confia à Marie : « Je te mis en dépôt, lui dit il, aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins. » Marie fut pour elle « une bonne mère ». Et elle fut « une enfant » pour Marie, lui parlant « comme à sa bonne Mère ». C'est pour être « la fille de la Sainte Vierge » qu'elle entra à la Visitation ; et c'est Marie qui la prépara à sa mission d'apôtre du Sacré-Cœur. Un jour, elle vit son cœur tout petit entre les cœurs de Jésus et de Marie, et les « trois n'en firent qu'un ». « C'était, dit-elle, un jour de la fête du Cœur de la Très Sainte Vierge. » On voit, dans ses révélations, Marie intervenir pour apaiser le Sacré-Cœur irrité et obtenir ses bonnes grâces. C'est elle encore qui obtient que le Sacré-Cœur soit comme confié en dépôt à la Visitation : « Venez, mes filles, approchez-vous ; car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor. »

En retour, Marguerite-Marie ne séparait pas Marie de Jésus. Telle de ses lettres finit par une assurance de la plus tendre affection « dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie. » Non seulement elle honore et fait honorer la Sainte Vierge, parce que « nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa sainte Mère » ; elle dit à une novice que, si elle est « en tout une vraie fille de Sainte Marie », Marie la « rendra une parfaite disciple du Sacré-Cœur ». Elle assure, en revanche, à ceux qui veulent être les « parfaits amis » du Sacré-Cœur, que la Sainte Vierge sera leur « spéciale protectrice, pour les faire arriver à cette vie parfaite ».

Aussi veut-elle qu'on s'unisse « d'esprit et de cœur à la T. S. Vierge... pour rendre hommage au Verbe incarné..., l'adorant et l'aimant en silence avec elle ; » elle voit le Sacré-Cœur offrant ses sacrifices à son Père « sur l'autel du cœur de sa Mère ; » elle prie et veut qu'on prie le divin cœur de Jésus vivant dans le cœur de Marie de vivre et régner dans tous les cœurs. Elle demande « à la Sainte Vierge d'employer son crédit afin qu'il (le Sacré-Cœur) fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront. » Elle-même apprit de Notre-Seigneur à se tenir auprès de la croix, « en la même disposition où était la Sainte Vierge ; » à entendre la messe en union à ces dispositions ; à communier en présentant au Sacré-Cœur « les dispositions qu'elle avait eues au moment de l'Incarnation, tâchant d'y entrer le plus possible, les demandant par son intercession, et disant avec elle : Voici la servante du Seigneur ; » à faire oraison en offrant « les dispositions que la Sainte Vierge avait lorsqu'elle fut présentée au Temple. »

On comprend dès lors qu'elle demandât au P. Croiset de mettre dans son livre sur le Sacré-Cœur « les litanies du Sacré Cœur de la T. S. Vierge. » Elle y revient, un mois après, le 15 septembre 1689. Elle le lui rappelle dans sa lettre du 16 mai 1690 : « N'oubliez par les litanies du Cœur de la T. S. Vierge, notre bonne Mère. »

La dévotion à Marie et au cœur de Marie est inséparable pour notre sainte de la dévotion à Jésus et au cœur de Jésus [1].

COMMUNIONS SOLENNELLES

ANNONCE DE LA FÊTE

Mes frères,

Au milieu de nos joies pascales, voici venir un événement qui va mettre en fête la paroisse : la communion solennelle des enfants. Dans une paroisse chrétienne, c'est un jour de fête, une heure particulièrement grave et un rappel à l'ordre.

I

Et d'abord c'est un jour de fête, mais de fête religieuse. Parents qui m'écoutez, ne l'oubliez pas, n'allez pas en faire un jour de fête mondaine et profane.

Voyez ce qui se passe dans le monde. Quand les parents parlent à leurs enfants de la communion solennelle, est-ce pour les engager à prier, à étudier sérieusement leur catéchisme, à déraciner leurs défauts naissants, à remplir parfaitement leurs devoirs d'écoliers ? Est-ce pour leur rappeler la grandeur et la sainteté du sacrement de l'Eucharistie, la pureté dont l'âme de l'enfant doit être ornée pour s'unir à son Dieu, les vertus que Jésus aime à trouver dans les âmes, les grâces qu'il apporte à ceux qui le reçoivent dignement ? Est-ce pour leur montrer en leur personne un modèle de modestie, de dévotion et de retenue ?

[1] J.-V. Bainvel, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Beauchesne 1921, Ire P., ch. III, 1.

Hélas ! c'est tout le contraire souvent, n'est-ce pas ? Pour l'enfant, le jour de sa communion solennelle est le jour rêvé et désiré où il portera une belle toilette, où il recevra des cadeaux, où il sera regardé comme un personnage important, flatté, adulé, où toutes les attentions seront pour lui. Aussi que d'enfants ne voit-on pas ce jour-là plus occupés, même à l'église, de leurs habits, de leur couronne, de leur voile, de leurs souliers, que de Jésus-Christ ! A qui la faute ? Aux parents qui ont accoutumé leurs enfants à prendre l'accessoire pour le principal, à regarder la communion des enfants comme une exhibition de toilettes plutôt que comme une action toute sainte et tout intime. Il y a là un écueil à éviter : je voulais vous le signaler.

II

J'ai dit ensuite que la communion solennelle est une heure grave et décisive entre toutes.

Sachez-le bien, m. f., pendant ces jours bénis de la retraite, Notre-Seigneur va passer dans les rangs de cette charmante jeunesse, frapper à la porte de ces tendres cœurs et leur demander à y établir son trône et sa demeure. Déjà, en effet, leur raison s'éveille, leurs caractères se dessinent, leurs âmes sont capables de généreux élans. A qui vont-ils se consacrer ? Quelle orientation donneront-ils à leur vie ? Quel sera leur maître, leur roi : Satan ou Jésus-Christ ? Que seront-ils plus tard : des chrétiens ou des hommes sans religion ? Et dans un avenir plus lointain, quelle éternité se préparent-ils ? Seront-ils du petit nombre des élus dans le ciel ou s'en iront-ils grossir le nombre des réprouvés dans l'enfer ?

Voilà, m. f., les graves questions qui se décident le jour où l'enfant fait sa communion solennelle. Toute la vie de l'enfant est en germe dans ce jour, comme la rose est tout entière dans le bouton ; ce jour-là on signe son éternité. De sorte que l'on peut dire en toute vérité : « Telle communion solennelle, telle vie ; telle vie, telle fin ; telle fin, telle éternité. »

Et dès lors comprenez-vous l'obligation qui vous incombe de prier beaucoup pour que vos enfants accomplissent avec les dispositions les plus saintes ce grand acte ?

III

Tout en priant pour eux, je vous dirai encore : « Souvenez-vous ! »

Souvenez-vous de ce beau jour où, enfants, vous avez fait, vous aussi, votre première communion ! Souvenez-vous du bon prêtre qui avait préparé vos âmes à cette sainte action ! Souvenez-vous de vos chers parents qui pleuraient de joie en vous voyant approcher de la Table sainte ! Souvenez-vous du bonheur que vous ressentiez, de votre délicatesse de conscience que la moindre faute faisait frémir, des ferventes prières que vous adressiez à Dieu ! Souvenez-vous des promesses que vous faisiez à Jésus et à Marie, des serments solennels ! Ah ! pouvez-vous sans émotion vous rappeler ces chers souvenirs ?

Il y a quelques années, dans une de nos grandes villes, une femme mise d'une manière élégante, mais aussi quelque peu frivole, entre à l'église et se dirige vers un confessionnal : « Mon père, dit-elle au prêtre, je suis une grande pécheresse, une malheureuse femme sans religion, sans conduite. Je vous demande d'entendre ma confession. Mais auparavant laissez-moi vous dire ce qui m'a ramenée à Dieu. Hier on est venu me demander un drap pour ensevelir un pauvre. J'eus la pensée d'ouvrir l'armoire de ma mère, morte depuis quelques années. Je n'avais jamais osé encore ouvrir ce meuble. J'allais me retirer avec le drap que j'avais trouvé, quand j'aperçois à la moitié de l'armoire un large tiroir que je n'avais jamais remarqué. Je l'ouvre, et quel spectacle ! Toute la toilette de ma première communion était là : ma petite robe soigneusement pliée ; mon voile blanc, mon missel, mon chapelet et jusqu'à mes souliers. Et de tous ces objets il s'échappait un tel parfum de pureté, d'innocence et de candeur que j'osais à peine les toucher. Et cependant je les prenais et je leur parlais comme s'ils avaient pu m'entendre : Ah ! disais-je à ma robe blanche, quand tu me couvrais autrefois, comme j'étais innocente, mais aujourd'hui !... A mon voile : Ah ! quand tu m'enveloppais dans tes plis, que j'étais heureuse !... A mes petits souliers blancs : Ah ! quand vous me conduisiez à la Table sainte, quel était mon bonheur !... Et alors j'ai versé un torrent de larmes, j'ai senti la honte, le remords m'envahir, j'ai pris la résolution de me convertir et me voici ! »

Le prêtre la réconcilia avec Dieu et quelque temps après elle entrait dans un couvent de Clarisses pour y finir ses jours dans la pénitence.

M. f., que le souvenir de votre première communion vous revienne avec cette douceur, qu'il soit pour vous un rappel à l'ordre, qu'il vous inspire la pensée de revenir à Dieu si vous l'avez abandonné, de le mieux servir si vous l'avez négligé, et de redevenir pieux, purs et fervents comme vous l'étiez alors. Ainsi soit-il.

A la messe

I

FOI ET DÉSIR

Mes chers enfants,

Nous lisons dans la Bible qu'un jour le prophète Elie, fuyant la persécution de la reine Jézabel, s'en alla dans le désert pour s'y cacher. Arrivé sous un genêt, il s'assit, découragé, et demanda à Dieu de le faire mourir, puis il s'endormit. Et voici qu'un ange envoyé par Dieu vint auprès de lui et lui dit : « Lève-toi, mange, car il te reste une longue route à parcourir. » Elie, se relevant, vit à son chevet un pain et une cruche d'eau. Il mangea et but, et, avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu.

Chers enfants, bien que, répondant à l'appel de l'Eglise, vous vous soyez depuis longtemps approchés pour la première fois de la Table sainte, bien que votre dernière communion pascale ne date que d'hier, vous n'en avez pas moins besoin de cette céleste nourriture qu'est la Sainte Eucharistie, car, vous aussi, vous vous trouvez aujourd'hui au commencement d'un long et difficile chemin. Devant vous s'ouvre le désert : jusqu'alors vous avez été sous la protection de vos parents et de vos maîtres ; l'heure va sonner où vous serez de plus en plus laissés à vous-mêmes. Autour de vous, en vous-mêmes, il y aura des dangers de toutes sortes : ce seront les fréquentations, les occasions tentatrices, vos défauts, vos passions. Et de même que dans le désert le chemin offre peu d'agréments, ainsi votre vie, si vous êtes fidèles à Dieu, ne trouvera pas de nombreuses consolations, car l'épreuve est le partage du chrétien. Faut-il donc vous décourager ? Non, car, semblable à l'ange de Dieu, l'Eglise vous présente aujourd'hui dans l'hostie la nourriture et le breuvage qui vous donneront les forces nécessaires pour entreprendre la route.

Mais comme il ne suffit pas de communier pour en ressentir les heureux effets, je voudrais vous parler des deux principales dispositions que vous devez apporter à cet acte saint : la foi et le désir.

I

Et d'abord, mes enfants, il vous faut avoir la foi : cette vertu vous est indispensable, car outre qu'elle est la racine de toutes les autres, elle seule peut vous faire connaître la grandeur du sacrement que vous allez recevoir et inspirer à vos âmes les sentiments qui plairont à Jésus.

Nous sommes bien obligés de l'admettre : aucun signe, si imperceptible soit-il, ne nous révèle la présence de Notre-Seigneur sous les apparences de l'hostie : avant comme après la consécration, c'est la même forme, les mêmes dimensions, la même couleur, la même saveur. Mais précisément parce que nos sens sont ici en défaut, la foi intervient pour y suppléer. « La foi, a dit l'apôtre S. Paul, c'est la conviction des choses qu'on ne voit point. » Nous n'apercevons pas Jésus, sans doute, mais cela ne doit rien enlever à notre conviction, car pour être certains, nous avons bien mieux que tout ce que pourraient percevoir nos yeux : nous avons la parole même de notre Sauveur.

A deux reprises, en effet, Notre-Seigneur a affirmé solennellement sa présence dans l'Eucharistie : une première fois, alors que la foule l'avait suivi au désert après une multiplication des pains, il lui dit : « Je suis le pain de vie... Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Et comme les Juifs se demandaient comment cela pouvait bien se faire, il accentua encore son affirmation : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous. » — Plus tard, la veille de sa mort, il prit du pain, le bénit, le rompit et le distribua à ses Apôtres en disant : « Prenez-en tous, car ceci est mon corps. »

Pourrions-nous rester dans le doute après de semblables paroles ? Peu importe que, comme les Juifs, nous ne comprenions pas la manière dont la chose est possible. Ce que nous savons bien, c'est que Jésus-Christ, puisqu'il est Dieu, est la vérité même, qu'il ne peut pas plus se tromper que nous tromper, et que par conséquent, s'il nous donne une chose comme vraie, nous devons de toute nécessité l'admettre, si nous ne voulons pas l'offenser gravement et aller contre la droite raison. Vous en particulier, mes enfants, qui tous les jours, sur le témoignage de plus savants que vous, acceptez sans discuter les choses les plus étonnantes, hésiteriez-vous devant le témoignage de Dieu qui sait tout et qui peut tout ?

Vous comprenez donc maintenant que, à défaut des yeux du corps, vous en avez d'autres par lesquels votre intelligence voit les vérités surnaturelles : ce sont les yeux de la foi. Ouvrez-les tout grands, vous découvrirez alors quelque chose de la majesté du Dieu caché dans l'hostie : il est, comme il s'intitule dans l'Apocalypse, le premier et le dernier, et le vivant, c'est-à-dire l'Eternel, qui seul possède la vie comme son bien propre et devant qui tous les êtres sont comme rien ; comme homme, il est là dans tout l'éclat de la gloire que lui ont procurée sa Passion et sa Résurrection, il y est avec toute la puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre ; il tient dans sa main les clefs de la mort et de l'enfer, puisque tout est soumis à sa domination et qu'il juge d'une manière définitive, pour l'éternité, ceux qui comparaissent devant son tribunal. Et alors, considérant que vous êtes en présence de votre Créateur, de votre souverain Seigneur, de votre Juge, et que vous allez vous unir à lui de la manière la plus étroite, vous ferez un retour sur vous-mêmes, et vous voyant si peu de chose, si imparfaits, si pécheurs, vous sentirez tout naturellement s'éveiller en vous les sentiments d'humilité, de repentir, en même temps que de reconnaissance et de confiance envers un Dieu si bon qui daigne s'abaisser ainsi jusqu'à vous.

II

Pour bien profiter de la communion, il faut, outre la foi, un désir basé sur de justes motifs. Mais d'abord entendons-nous bien sur la nature de ce désir. Ce qu'on vous demande, ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas cette sorte d'impatience qui vous saisit à la vue d'un objet qui excite vivement votre convoitise. Heureux seriez-vous, assurément, s'il vous était donné d'imiter les saints qui avaient réellement faim et soif de l'Eucharistie et qui ne pouvaient contenir l'ardeur dévorante qui les poussait à la recevoir. Cependant, étant donné que ce n'est pas en votre pouvoir et que sur ce point l'illusion serait aussi dangereuse que facile, il vaut beaucoup mieux que vous vous appliquiez à ce qui est davantage à votre portée et

d'une efficacité plus certaine : je veux parler d'un désir qui provienne de votre raison.

Un exemple va vous le faire comprendre : tous, n'est-il pas vrai, vous êtes bien résolus d'obéir à vos parents, mais s'ensuit-il que cette obéissance vous sera toujours très agréable ? Plus d'une fois, j'en suis sûr, elle vous coûtera, et pourtant, si, surmontant votre répugnance, vous faites ce que vos parents vous commandent, vous accomplirez un acte excellent et fort méritoire, car ce qui est l'essentiel, c'est l'intention, c'est la décision de la volonté libre, et non pas l'attrait sensible qui peut l'accompagner.

C'est un désir de ce genre qu'il vous faut ressentir à l'égard de la sainte communion, et il sera d'autant plus parfait que vous serez plus convaincus des motifs pour lesquels il est bon de la recevoir. Le premier de ces motifs sera de faire plaisir à Notre-Seigneur, le second de pourvoir aux intérêts de votre âme.

Avez-vous jamais pensé que, en communiant, vous faites plaisir à Notre-Seigneur ? Et pourtant c'est la plus exacte vérité. Quand on aime quelqu'un, on tient à demeurer auprès de lui et on souffre d'en être séparé. Or Jésus aime les hommes beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer, puisqu'il s'est rendu semblable à eux, a souffert et est mort pour les racheter. Aussi, voyant que l'heure était proche où il devait remonter au ciel, il ne put se résigner à demeurer loin de nous et sa divine sagesse lui suggéra l'institution de l'Eucharistie comme un moyen de perpétuer sa présence à jamais parmi nous. Et le séjour au tabernacle ne lui suffit pas : il faut à son amour une union plus étroite ; il veut dans toute la mesure du possible ne faire plus qu'un avec nous, et dans ce but, il est devenu notre aliment afin de nous incorporer à lui et de nous fondre en lui pour ainsi dire. Communier, c'est donc le mettre à même de satisfaire son plus cher désir.

Si maintenant nous considérons le mot lui-même d'*Eucharistie*, nous aboutirons à une conclusion semblable. *Eucharistie* veut dire : *remerciements, actions de grâces*. Or la reconnaissance qui se traduit par des remerciements est très agréable à Dieu. Notre-Seigneur nous l'a bien montré quand, voyant venir à lui un seul des dix lépreux guéris par lui, il demanda : « Et les neuf autres, où sont-ils ? » Lui qui était si patient, il semble n'avoir pu retenir une plainte contre une ingratitude qui lui était si sensible. C'est donc qu'à l'inverse il aime la reconnaissance, qui n'est après tout que la justice. Jugez alors du plaisir que vous lui ferez quand vous lui en rendrez le témoignage le plus parfait, qui est la Sainte Eucharistie. D'ailleurs, la liturgie de l'Eglise nous l'enseigne pareillement. A la messe, le prêtre, considérant l'étendue des bienfaits qu'il a reçus de Dieu, se demande : « Que rendrai-je au Seigneur pour toutes ses bontés envers moi ? » Puis, après un instant, comme si, ayant réfléchi, il ne pouvait trouver mieux, il ajoute : « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son saint nom. » Ayant été comme le prêtre comblés des faveurs divines, vous ne pouvez employer un meilleur moyen que lui pour en remercier Dieu.

Et ce faisant, vous travaillerez à votre propre intérêt. « Ma chair, a dit Jésus, est véritablement une nourriture, » et, pour bien nous montrer combien elle nous est nécessaire, il a prononcé ces paroles : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Ainsi, de même que le corps, sous peine de dépérir et de mourir, a besoin d'un aliment substantiel, de même l'âme, si elle ne veut perdre la vie de la grâce, a besoin de recevoir son Sauveur.

Vous vous sentez faibles, sans courage devant les attaques d'ennemis si nombreux qui s'opposent à votre salut. Venez à l'Eucharistie, vous y trouverez le pain des forts. Vous avez péché, et votre âme alanguie garde de mauvais penchants, un attrait invincible vers les plaisirs défendus : communiez. L'Eucharistie détruira en vous les germes de mort pour mettre à leur place ceux des solides vertus. Communiez encore si vous voulez avancer sans défaillance dans la voie de la perfection que Jésus nous a montrée quand il nous donnait comme idéal d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait.

* *

Les raisons que je viens de vous exposer brièvement sont assez nombreuses, me semble-t-il, pour exciter en vos âmes un sincère désir de la communion, et d'une communion qui ne soit pas isolée, mais fréquente. Voulez-vous savoir comment Notre-Seigneur aime les saints désirs ? Vous connaissez l'histoire de Zachée le publicain. Il voulait voir Jésus, et dans ce but il fit un acte de bonne volonté : il monta sur un arbre. Il en fut récompensé aussitôt et au-delà de ses espérances, car Jésus l'avertit qu'il voulait loger chez lui. Bientôt, au contact de l'auteur de toutes grâces, son âme s'ouvrit aux nobles sentiments, il promit de restituer l'argent qu'il avait acquis injustement et, en retour, il entendit ces paroles : « Cette demeure a reçu aujourd'hui le salut. » Chers enfants, à vous comme à Zachée, Notre-Seigneur dit : « Il me faut aujourd'hui entrer en votre demeure. » Répondez avec une générosité, une bonne volonté semblables à celles de ce publicain, et alors, réellement, quoique vous ne l'entendiez point, N.-S. Jésus-Christ répétera à votre propos : « En vérité, cette âme a reçu le salut aujourd'hui, » car, sa foi, comme celle du père des croyants, Abraham, a été sincère : « *Eo quod et ipse filius sit Abrahæ.* » Ainsi soit-il.

II

DIEU AVEC NOUS

Il y a dix-neuf siècles, dans une salle d'une maison de Jérusalem, se passait une scène qui allait changer la face du monde.

C'était le jeudi de la grande semaine. Le lende-

main l'Homme-Dieu allait mourir. Heure solennelle dans l'histoire de l'humanité ! A la loi de crainte allait succéder la loi d'amour. La lumière allait remplacer l'ombre.

I

Avant de commencer sa passion voulue, acceptée, désirée, Jésus veut laisser un suprême souvenir à ses douze apôtres et à ceux qui dans l'univers entier deviendront un jour ses fidèles. Dramatisons, si vous le voulez bien, cette scène divine et écoutons Pierre s'adresser à Jésus :

— Vous allez nous quitter, bon Maître ; nous attendons de vous un souvenir ; que nous laissez-vous ?

— Je vous laisse les lieux de la Palestine, Bethléem et la grotte où je suis né dans la pauvreté, Nazareth et l'atelier où j'ai travaillé à la sueur de mon front, le Jourdain où j'ai reçu le baptême, le Thabor où j'ai fait paraître un reflet de ma divinité, Jérusalem sur laquelle j'ai pleuré, le Cénacle où nous sommes réunis, le Calvaire où je mourrai demain.

— Non, Seigneur, cela ne nous suffit pas. Ces saints lieux sanctifiés par votre vie, vos miracles, votre mort, seront bien loin des peuples de la terre qui suivront votre loi. Peu de personnes pourront les visiter. Ils seront bouleversés par des guerres, des révolutions, peut-être occupés par des ennemis de votre religion. Il nous faut un autre souvenir.

— Je vous laisse mon Evangile. L'histoire de ma vie et de ma mort sera une lumière pour votre intelligence, une flamme pour votre cœur. Le monde saura ce que j'ai fait et souffert pour lui. Les siècles liront mon Evangile et l'on connaîtra ma parole, ma doctrine, mes exemples, mon amour, tout mon cœur.

— Non, Seigneur, cela ne nous suffit pas. Les ignorants ne pourront pas lire l'Evangile. Les hérétiques en détourneront le sens, refuseront l'interprétation officielle de l'Eglise et les faux docteurs l'expliqueront à leur fantaisie. O Jésus, il nous faut un autre souvenir.

— Je vous laisse ma croix, qui demain sera toute ruisselante de mon sang après avoir écrasé mon épaule sur la route du Calvaire, cette croix qui redira à toutes les générations l'étendue de mon sacrifice.

— Non, Seigneur, cela ne nous suffit pas encore. Sans doute, cette croix, devenue glorieuse, brillera au sommet des temples élevés en votre honneur, sur la couronne des rois, sur la poitrine de vos fidèles. On va se la partager en mille parcelles. Beaucoup n'en posséderont jamais. Les reliquaires qui en contiendront seront volés, brûlés par les révolutionnaires, ou profanés par des mains sacrilèges. Il nous faut un autre souvenir.

— Je vous laisse les sacrements, c'est-à-dire ces moyens divins qui aident la créature du berceau à la tombe : le baptême qui en fera mon enfant, la confirmation qui en fera mon soldat, la pénitence qui effacera ses péchés, l'ordre qui donnera à mon Eglise des ministres, le mariage qui sanctifiera l'union de l'homme et de la femme, l'extrême-onction qui apportera la force à celui qui va partir pour le grand voyage de l'éternité.

— O Seigneur, sans doute ces dons sont bien précieux ; mais il ne nous suffit pas de recevoir les sacrements qui confèrent la grâce. Nous voudrions un sacrement qui nous donne l'auteur même de la grâce, qui puisse vous remplacer auprès de nous. N'avez-vous pas promis de ne point nous laisser orphelins ?

— Eh bien ! Je vais vous laisser ma personne elle-même.

Alors Jésus prend du pain et du vin et il le présente à ses apôtres en disant : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » Dieu, tout puissant qu'il est, pouvait-il faire quelque chose de plus grand ? Dieu, infiniment sage, pouvait-il concevoir quelque chose de plus sublime ? Dieu, infiniment riche, pouvait-il donner quelque chose de plus précieux ?

Et les apôtres tombent à genoux en adorant leur Maître et en lui témoignant leur reconnaissance.

Ce sacrement, miracle de puissance, de sagesse et d'amour, est le centre de la religion, pour tous les temps et pour tous les peuples. C'est l'Incarnation continuée. Née le Jeudi Saint, l'Eucharistie subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Quelle solitude dans cette vallée de larmes, s'il n'y avait pas l'Eucharistie ! Quel vide dans notre existence, si nous n'avions ni la messe ni la communion ! Quel désert dans nos églises, s'il n'y avait ni prêtre ni tabernacle !

II

J'ai dit que l'Eucharistie est le centre de la religion. Tous les âges de la vie ont besoin de l'Eucharistie.

L'enfance : on a trop longtemps écarté l'enfant du banquet eucharistique. Et pourtant pour Jésus quel trône charmant, orné de lis et de roses, que le cœur d'un enfant ! Pie X l'a bien compris et il a rappelé avec amour les paroles du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Ah ! quels admirables effets la présence de Jésus dans l'âme des enfants n'a-t-elle pas produits ! On pourrait en citer mille traits délicieux.

Voyez ce petit garçon que l'on surprend à la sacristie posant respectueusement ses lèvres sur l'hostie que le prêtre va consacrer à la messe dans un instant. Et quand on lui demande le motif de cette action : « C'est pour que Jésus tout à l'heure, quand il viendra dans l'hostie, y trouve mon baiser. »

Voyez cette fillette, enfant de forains, admise à la première communion le matin même, et, le soir, obligée de paraître sur les planches. On lui demandait le lendemain si elle avait pu se recueillir : « Oh ! très bien, répondit-elle. Chaque fois que j'avais fini de jouer, j'allais derrière la toile me mettre à genoux dans un petit coin, et je di-

sais : « Je n'oublie pas que vous êtes en moi, mon bon Jésus. »

Imelda de Bologne, à peine sortie de l'enfance, assistait chaque jour à la sainte messe, et elle brûlait du désir de communier. Mais on ne lui donnait point la permission. Le 12 mai 1333, le jour de l'Ascension, — elle avait alors 12 ans — voyant ses compagnes s'approcher de la sainte Table, elle pleurait d'envie en songeant à leur bonheur. Ses deux petites mains croisées sur la poitrine, comme pour modérer les battements de son cœur, elle répétait : « Venez, venez, Seigneur Jésus, venez, le bien-aimé de mon âme ; je me meurs du désir de vous recevoir. »

Tout à coup, ô prodige, une hostie se détache du tabernacle, traverse la grille du chœur et, voltigeant dans l'air, s'arrête au-dessus d'elle. Imelda l'adore avec respect et amour. Le prêtre averti accourt, reçoit sur une patène la sainte hostie et communie la bienheureuse enfant.

Imelda, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine, paraît livrée à un délicieux sommeil. On l'appelle, on la touche : elle n'a rien senti. Imelda n'était plus de ce monde.

Ecoutez l'histoire de sainte Madeleine de Pazzi. Encore petite fille, elle avait faim du bon Dieu et demandait à communier. On lui répondait : « Tu es trop jeune, attends... » Elle attendait, la pieuse enfant, mais non pas sans verser bien des larmes. Sa mère communiait souvent, et ces jours-là Madeleine se mettait à l'église bien près d'elle, lui prenait un pan de sa robe et se disait : « Ma mère va recevoir le bon Dieu ; elle sera toute remplie de sa grâce et de sa bonté ; cette grâce et cette bonté passeront à son corps, de là à ses vêtements et de là jusqu'à moi. » Et de retour à la maison, l'enfant restait le plus possible près de sa mère. Un jour elle lui dit : « O ma mère, assieds-moi sur tes genoux et laisse-moi appuyer ma tête contre ta poitrine... Je veux dire quelque chose au bon Dieu ! »

Voici l'*adolescence* avec sa crise. Des tentations jusque-là inconnues troublent l'esprit du jeune homme ; le monde l'attire, le séduit ; l'imagination s'enflamme ; le cœur s'enfièvre. Les ennemis du dehors, les passions du dedans livrent à la fragile vertu des assauts redoutables et multipliés. Comment lutter contre la fascination de la volupté ? Qui arrêtera l'adolescent sur la pente glissante ? Qui lui donnera des armes pour la lutte ?

Voici la réponse. Jeune homme, veux-tu être fort ? Sois pur. Veux-tu être pur ? Communie. Veux-tu être très pur ? Communie souvent. Appelle à ton aide Jésus, qui est la pureté des vierges.

On sait qu'après la victoire d'Austerlitz Napoléon s'occupa d'organiser la maison d'Ecouen, où les filles de ses légionnaires seraient élevées aux frais de l'Etat en récompense des services de leurs pères. En examinant le règlement de la maison, il remarqua que les jeunes pensionnaires ne devaient assister à la messe que deux fois par semaine. « Ce n'est pas assez pour elles, dit-il, elles doivent y assister tous les jours. Un jour elles seront des épouses et des mères ; il faut pour leur bonheur et celui des autres qu'elles soient sincèrement religieuses. On ne saurait s'y prendre de trop bonne heure. »

Mais l'adolescence est passée ; l'homme songe à se créer un foyer. J'aperçois deux fiancés s'approcher de l'autel. Ils viennent demander à Dieu de bénir leur union. Sans doute c'est un jour de bonheur. Mais après les roses, et même avec les roses, il y a des épines. Si je vois des berceaux, je vois aussi des tombes ; si j'entends des paroles de joie, je vois aussi couler des larmes. C'est un père qui pleure près du corps de son fils glacé et sans vie, frêle fleur fauchée par la mort. C'est une jeune femme parée hier de vêtements d'où l'élégance n'était pas absente, et aujourd'hui portant de longs voiles de deuil. Son cher époux n'est plus, il est tombé au champ d'honneur, ou a été victime d'un accident, ou a succombé à une cruelle maladie. Les enfants grandissent au foyer familial ; si les uns consolent par leur docilité, leur amour du travail, les autres affligent le cœur de leurs parents par leur désobéissance et leur mauvaise conduite. Qui donc aidera ces époux à sanctifier les joies du foyer, comme à accepter avec résignation les maux de la vie ?

Je vois ce père en larmes, cette mère en deuil se diriger vers l'église ; ils s'approchent de l'autel, parlent à Jésus de leur douleur et se relèvent fortifiés et consolés.

Je vois aussi des chrétiens qui, au milieu des pièges d'un monde sensuel et corrompu, veulent rester fidèles à leur devoir d'époux ; ils sentent le besoin de lumière pour leur esprit, d'énergie pour lutter et savent où trouver cette lumière et cette énergie.

J'entends le vaillant général de Sonis dire en revenant de la sainte Table : « J'enferme Dieu dans la place et Dieu ne capitule jamais. »

La vieillesse est arrivée. Les années ont succédé aux années ; il a neigé sur les têtes blondes ou noires ; le vide s'est fait autour de nous ; les relations d'amitié se sont espacées, puis ont cessé. Qui donc restera l'ami fidèle, l'ami sur lequel on peut toujours compter ? C'est Jésus. Et puis quand le pauvre vieillard sera dans l'impossibilité d'aller à Jésus, c'est Jésus qui viendra à lui. Il sortira du tabernacle, il quittera l'église, il traversera les rues et ira jusqu'à son fils mourant. Le Dieu de la première communion sera le Dieu de la dernière communion.

Vous le voyez, m. f., Jésus, du berceau à la tombe, est là près de nous.

* *

Mes enfants, je ne veux pas retarder davantage le moment où Jésus va descendre en vos cœurs. Il vous attend.

Allez donc à la sainte Table. Quand vous posséderez l'hostie divine dans vos poitrines, après l'avoir adoré, priez pour le Souverain Pontife qui a facilité votre admission à la communion, priez

pour la France votre patrie, priez pour vos familles, pour la paroisse, pour le pasteur qui a la garde de vos âmes. Enfin priez, mes chers enfants, pour celui qui, durant ces trois jours, vous a préparés au plus beau jour de votre vie. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MONIQUE

(4 mai)

L'ÉPOUSE ET LA MÈRE CHRÉTIENNE

Mes frères,

C'était en 332, dans l'ancienne ville de Thagaste, dont les grandes ruines dorment aujourd'hui au soleil, à moitié ensevelies dans le sable, sur le large plateau situé au milieu de la route qui va de Carthage à Hippone.

A ce moment, l'Eglise sortait des catacombes, les martyrs achevaient de mourir dans des persécutions locales que Constantin lui-même ne pouvait empêcher. Et de même qu'après un long hiver, sous les premiers rayons de mai, on entend comme un frémissement de vie dans la nature, l'Eglise se préparait à de sublimes enfantements, car les docteurs du IVe siècle allaient suivre le grand Athanase qui portait déjà tout le poids de la lutte contre les hérésies naissantes.

C'est à Thagaste, et à ce moment, qu'apparut au sein d'une famille chrétienne et noble une enfant que Dieu prédestinait à être la mère d'un des plus grands docteurs de l'Eglise : S. Augustin. Elle reçut en naissant le nom de Monique, qu'aucune sainte n'avait encore porté, mais qu'elle devait rendre immortel. Seulement sa gloire ne sera pas de celles que le monde peut donner. Ce ne sera pas l'éclat d'un grand nom, car si sa famille semble avoir tenu du passé une certaine grandeur, la nécessité et ses principes chrétiens l'obligèrent à une vie de plus en plus cachée et modeste. Ce ne sera pas le génie : à la vérité Augustin, qui était bon juge, affirme à plusieurs reprises que l'esprit de sa sainte mère touchait au génie, mais il est resté le secret du fils et des amis. Ce ne sera pas la beauté, ou plutôt sa beauté était d'un ordre à part : la beauté des saints qui, semblables à celle des temples, élève les âmes vers Dieu. Ce ne sera pas la sainteté avec les richesses surnaturelles d'une nature où se rencontrent les plus belles harmonies avec d'étonnants contrastes, car ces dons lui seraient communs avec beaucoup d'autres âmes de choix. Ce ne sera même pas l'insigne honneur d'être la mère d'un grand docteur de l'Eglise et du plus attachant des convertis, car ce magnifique honneur de la maternité n'est qu'un honneur gratuit et que toutes les mères pourraient revendiquer.

La vraie gloire de sainte Monique, c'est Augustin qui nous la révèle lorsqu'il dit : « Elle a plus souffert pour m'engendrer à la vertu et à la vérité que pour me mettre au monde. » Elle a compris que le plus beau rôle, la plus sublime vocation, c'est de christianiser les âmes, c'est-à-dire les faire naître ou renaître à la vie surnaturelle, dont l'autre n'est que l'ombre et l'image. Et en même temps elle a possédé cet art divin, difficile entre tous, qui aboutit au fait le plus émouvant, l'art de la conversion des âmes au christianisme.

Oh ! la magnifique gloire que celle-là et la splendide leçon, non seulement pour les épouses et les mères chrétiennes, mais aussi pour les âmes religieuses, sacerdotales et apostoliques ! « Lisez la vie de sainte Monique, écrivait S. François de Sales à sainte Jeanne de Chantal, et vous y verrez le soin qu'elle eut d'Augustin et plusieurs choses qui vous consoleront. »

Nous y verrons d'abord comment elle a christianisé Patrice, son époux, et toute sa famille. Nous y verrons ensuite comment elle a rechristianisé Augustin. Et je dis que cet exemple nous révélera les forces spirituelles qui assurent le succès dans le ministère des âmes. Et je dis que cet exemple est des plus opportuns, en nous rappelant à la grandeur de notre vocation chrétienne, religieuse et sacerdotale et en nous en découvrant la mystérieuse méthode.

Puisse-t-il donc nous stimuler et nous guider dans l'action spirituelle que Dieu nous demande à tous d'exercer chacun dans la situation où la Providence nous a placés.

I

Après une jeunesse des plus vertueuses, Monique fut donnée en mariage à un homme qui paraissait bien peu digne d'une telle alliance. Malgré la noblesse de sa race et l'honneur de la magistrature municipale, malgré les qualités de cœur que lui reconnaîtra son fils, Patrice était resté païen et toutes ces qualités étaient étouffées sous les plus tristes habitudes. Etre païen en plein IVe siècle, au moment où l'Eglise resplendissait de la gloire de ses illustres docteurs, annonçait un étrange aveuglement, causé peut-être par de secrètes passions. Et de fait, il y avait de tout cela dans l'âme de Patrice : indifférence religieuse, dédain pour la vertu, propension au vice, violence de caractère dont nous ne pouvons nous faire aujourd'hui une idée.

En permettant ce mariage, les parents de Monique comptèrent sans doute sur l'ascendant victorieux de leur sainte enfant sur cette âme païenne ; en tout cas l'avenir montra que tel était le plan de la miséricorde divine ; mais il faudra dix-sept ans de martyre pour assurer ce beau triomphe de la grâce !

Dès les premiers jours, les illusions s'envolèrent, comme les feuilles mortes au vent d'automne. Monique, qui n'avait vécu jusque-là que dans la paix d'un foyer chrétien, se trouva brusquement jetée dans une de ces familles sans Dieu où les passions font de la vie un orage. Sa belle-mère était une païenne impérieuse, violente, acariâtre, avec la jalousie en plus. Les servantes de cette maîtresse, ne pouvant s'abandonner à la violence

à l'égard de Monique, l'attaquaient par la calomnie ; mais le plus douloureux, c'était de découvrir chaque jour les abîmes qui séparaient les deux époux. Patrice ne comprenait rien à la vie de sa compagne, dont les prières, les aumônes, la vertu lui paraissaient bizarres ; aussi essayait-il de la paganiser. « Est-ce que la femme chrétienne, demande Tertullien, ne sera par sollicitée par un mari païen à des complaisances païennes ? Est-ce qu'elle ne devra pas avoir pour lui une beauté, des parures, un entretien du corps et cette sorte d'affection que Dieu ne bénit pas ? »

Il est vrai que Monique restait fidèle à son Dieu ; mais cela même lui préparait la plus amère des douleurs. Patrice avait une fortune modeste ; aussi après avoir eu trois enfants, comme notre sainte ne pouvait se prêter à la vie qu'il voulait mener et que Dieu réprouve, elle se vit peu à peu délaissée, et Patrice, dominé de plus en plus par ses tristes faiblesses, commença presque à afficher ses désordres. Ainsi, après cinq ans de mariage, à vingt-sept ans à peine, Monique voyait s'évanouir pour elle les plus légitimes espérances et les plus douces joies.

Heureusement, cette vue ne fit pas défaillir son courage. Au lieu de se laisser abattre, comme font tant de chrétiennes, au lieu de s'éloigner du toit conjugal, comme venait de le faire la noble romaine Fabiola mariée à un affreux païen, Monique élève son grand cœur ; elle comprend que Dieu ne lui avait pas envoyé cette pauvre âme pour qu'elle l'abandonnât, mais qu'au contraire il la lui avait confiée pour l'illuminer, la purifier et la christianiser. Et héroïquement elle se mit à l'œuvre.

Deux méthodes se présentaient à elle. D'un côté, la méthode humaine, avec ses discussions philosophiques et morales, avec ses reproches amers, ses fiertés, ses violences, ses assauts furieux à la conquête du cœur et de l'esprit humains. De l'autre, la méthode surnaturelle, par laquelle, au lieu de prêcher la vérité et la vertu, on la fait rayonner suavement par une vie de douceur, de patience et de dévouement inépuisable.

Ce fut cette dernière méthode que choisit Monique, comme nous l'apprend S. Augustin. « Comme elle désirait ardemment vous le conquérir, ô mon Dieu, elle s'efforça de lui donner de vous, dans la beauté de ses mœurs, une révélation qui le touchât. »

Elle souffrait en silence les faiblesses de cet époux infidèle, car elle savait que c'était folie de demander aux hommes d'aimer fidèlement une créature tant qu'ils n'aiment pas Dieu. Elle se contentait de solliciter ardemment pour lui la foi et l'amour divin, seuls capables de rendre les hommes chastes. Même silence de douceur, d'humilité, en face des violences de Patrice. Elle attendait que la fureur fût passée, et alors, profitant de ces moments de tendresse où les hommes irascibles mais affectueux cherchent à faire oublier leurs emportements, elle lui disait avec une grande délicatesse quelques mots d'explication et même de tendre reproche qui le touchaient. Mais surtout chaque jour, au pied du crucifix, elle redisait à son Dieu sa douloureuse supplication et son indomptable espérance, et elle persévérait dans les sacrifices réparateurs.

Cette sainte méthode ne tarda pas à transformer cet intérieur païen. Chose admirable ! sa belle-mère hautaine et impérieuse s'adoucit la première et ses préjugés tombèrent peu à peu. « Elle reconnut, dit S. Augustin, la fausseté des calomnies et d'elle-même elle vint dénoncer à Patrice la malice des mauvaises langues qui troublaient la paix domestique. » Patrice, qui n'entendait pas la raillerie, fit fustiger les servantes ; Monique fit mieux : elle gagna leur cœur et se vit bientôt entourée par elles d'une fidélité pleine de tendresse. Bientôt même elle devint la confidente de toute la famille et du voisinage.

Quant à Patrice, continue S. Augustin, « il trouvait chaque jour Monique plus belle à ses yeux et cette beauté, naissant de la vertu, commençait déjà à lui gagner le respectueux amour et l'admiration de son mari. » C'était le premier pas vers le Christ. Longtemps il jura intérieurement qu'il ne se rendrait pas, il cacha à sa femme les hésitations de son âme ; mais Monique devinait tout, redoublait de prières et de dévouement. Enfin la grâce l'emporta et un jour vint où Patrice, vaincu par tant d'héroïsme, déclara qu'il était décidé à abjurer le paganisme.

C'était le deuxième pas ; mais il y avait alors dans cette société du IVe siècle une foule d'hommes qui n'étaient plus païens, mais qui retardaient le baptême jusqu'à la mort, afin de rester libres de pécher. C'était le mal de cette époque, et Patrice, comme tant d'autres, en fut atteint. Pourtant le spectacle de cette créature admirable en qui le vrai, le beau et le bien semblaient s'être incarnés, continuait à exercer sur ce cœur indécis une sorte de fascination irrésistible. D'année en année sa vie se modifiait, il s'efforçait de faire oublier à son épouse les peines cruelles qu'il lui avait causées et ces deux âmes se rencontrèrent enfin dans ce genre d'affection si élevée dont parle Lacordaire : « Quand on a été près d'une pauvre créature l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle, inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait, né du bonheur donné et du bonheur reçu. » Patrice et Monique connurent cet attrait mystérieux et sur le bord de la tombe le baptême de Patrice enchaîna ces deux âmes par un attachement qui n'a plus de nom sur la terre.

II

Monique avait christianisé son époux. Il lui restait une œuvre encore plus belle, mais infiniment plus difficile : rechristianiser son fils Augustin.

On eût pu croire que l'enfant d'une telle mère ne lui donnerait que des joies ; il n'en fut rien. Et

son génie, comme sa nature puissante, devaient au contraire le conduire à l'une des plus formidables crises qui aient jamais bouleversé une âme. Avant d'être un docteur et un saint, Augustin sera un libertin et un incrédule.

Dès l'enfance, la passion se révèle en lui par deux traits de caractère remarquables : l'ardeur de l'imagination et le désir de la gloire. A treize ans, il ne pouvait lire le récit des douleurs de Didon sans l'arroser de ses larmes et il arrachait les applaudissements par l'émotion intense de ses premières compositions littéraires. Plus tard il briguera les couronnes de l'éloquence, il prononcera le panég rique de l'empereur, et l'inquiétude du succès lui donnera la fièvre.

En même temps il fréquentait les théâtres. « Les spectacles me ravissaient, dira-t-il plus tard, tout remplis qu'ils étaient des images de mes misères et des aliments de ma flamme. » Bientôt, ce spectacle des passions humaines ne lui suffit plus ; il veut les éprouver. « *Amare et amari !* Aimer et être aimé ! » s'écriait-il au sortir des théâtres de Carthage, et il ne cherchait qu'une occasion de faire naître sa passion dans le cœur de quelqu'un. Hélas ! cette occasion ne tarda pas. Qui était cette jeune fille qui, oubliant Dieu pour Augustin, comme Augustin oubliait Dieu pour elle, captiva un tel cœur pendant quinze ans, le suivit par terre et par mer, à Thagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, qui ne le quitta qu'au moment où il se convertissait, pour se convertir elle-même et finir ses jours dans un monastère ? Nous ne le savons pas. Augustin, par une réserve pleine de délicatesse, a caché son nom et elle a passé comme une femme voilée dans l'histoire de sa vie.

C'est une loi que rien n'affaiblit la voix de la vérité comme le bruit des passions. « En punition de mes infidélités, dit Augustin, le bruit que faisaient les chaînes de mes passions me rendait presque sourd à votre voix, ô mon Dieu ! »

Tout d'abord, au milieu des vanités de la rhétorique, du théâtre et du plaisir, ce fut l'oubli de Dieu. A dix-neuf ans, il est vrai, saisi par la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron, il se prend à désirer l'immortalité de la sagesse, et avec une incroyable ardeur il en demandera le secret à tous les systèmes philosophiques. Pendant neuf ans, à la fois trompé et trompeur, il s'égarait et égarait les autres dans les fausses promesses du manichéisme qui faisaient espérer la régénération immédiate et totale du monde par l'effusion prochaine du St-Esprit. Lentement désillusionné par les discordances et les hontes secrètes de ces prétendus sages, il se tourne alors vers l'école des Académiciens et tombe dans le doute absolu où l'on flotte entre toutes les opinions. Pour en sortir, il lui faudra la lecture de Platon, qui lui révèle l'existence d'une vérité invisible, supérieure aux sens et à la matière. Il lui faudra surtout la lecture de S. Paul, doctrine d'amour et d'affranchissement qui lui montrera dans le christianisme la seule voie qui conduit à la vérité intégrale. Jusque-là, il traînera deux boulets à la fois : une passion illégitime et une doctrine immorale.

Mais il ne faut pas s'y méprendre. Ce n'est ni à Platon, ni même à S. Paul lui-même, qu'il faut demander la raison profonde de cette étonnante conversion. Ecoutons S. Augustin : « Si je n'ai pas péri à jamais dans l'erreur et le mal, ce sont les larmes de ma mère, ses longues et fidèles larmes qui me l'ont obtenu. Dieu n'a pu résister à ses prières. »

Pour préparer cette œuvre divine, Monique n'attendit même pas qu'Augustin fût au monde. Elle avait appris dans les Saints Livres que pendant ces longs mois où son enfant allait vivre avec elle d'une même vie, elle pouvait déjà sanctifier cette petite âme et la mouler sur la sienne par les saintes impressions qu'elle lui communiquerait. Et si, au milieu de ses égarements, il restera toujours dans le cœur d'Augustin quelques traces de l'amour de Dieu, il ne cessera de répéter cette touchante expression : « *Ab utero matris meæ.* C'est dans le sein de ma mère que je l'ai reçu. »

Il n'était pas à craindre qu'une telle mère fît nourrir son enfant par un lait étranger. Ce fut sur ce chaste cœur qu'il goûta ce qu'il appelle « les délices du lait maternel » et que ses petits yeux lurent la foi, la pureté, l'honneur et la vertu dans les yeux de sa mère. Cependant, sachant que cet enfant allait bientôt tomber dans une société corrompue et corruptrice, Monique, dès le premier éveil, y formait une conscience vigoureusement trempée, en y jetant les grands principes de la foi, les pures lumières de l'Evangile, l'empreinte du Christ, l'horreur du péché. De là cette délicatesse de cœur qui est la beauté touchante de l'âme d'Augustin. De là cette conscience qui le torturera toujours et qu'il portera partout comme le cerf traîne la flèche sanglante dont il a été atteint.

En même temps, Monique neutralisait l'effet de l'impiété de Patrice sur son fils : « Mon père, dira S. Augustin, ne put jamais vaincre dans mon esprit l'ascendant que ma mère avait pris sur moi ; si entraînant que fût son exemple, il ne parvint jamais à me détourner de croire en Jésus-Christ auquel il ne croyait pas. »

Mais hélas ! Augustin sortait à peine de l'enfance que déjà il fallut se séparer pour les écoles de Madaure, puis pour la bruyante vie des étudiants de Carthage, enfin pour Rome et pour Milan. Et tandis que Patrice venait lentement vers le Christ, Monique voyait son Augustin descendre rapidement la pente du péché et de l'incrédulité.

C'est ici qu'elle devint plus admirable encore.

Au milieu de la tempête des passions, ce qu'il fallait à Augustin, c'était de conserver précieusement les restes du feu sacré reçu à son berceau. Tant qu'elle le put, Monique prenait son fils à part ; et avec l'accent pénétrant que possèdent les mères, elle lui répétait ses sages avis : « O mon fils, sois chaste ! » Mais ces paroles gênaient cette pauvre âme, et comme il ne voulait pas répliquer à

sa mère, il commença à éviter ce regard inquiet et profond qui le troublait. Bientôt même, vivant dans le désordre comme il le faisait, il n'osa continuer de demeurer chez sa mère.

Connaissant le cœur ardent d'Augustin et le sentiment profond qui l'attachait à la mère d'Adéodat, Monique reprit la méthode de délicate et héroïque patience. Pour ne pas éloigner à jamais ce fils aveuglé par la passion, elle renonça à parler de ce délicat et irritant sujet. Le plus simple, semble-t-il, eût été qu'Augustin épousât cette femme, mais sans qu'on puisse dire pourquoi, il paraît que la chose n'était pas possible. Monique travaillait à libérer le cœur de son fils, en adoucissant la cruelle plaie de la séparation par la perspective d'une union vraiment digne de lui. Après avoir beaucoup prié, beaucoup cherché, elle eut enfin le bonheur de rencontrer dans une famille chrétienne la jeune fille capable de guérir l'âme malade de son fils. Dieu avait d'autres vues, mais ce projet de mariage, qui ne se réalisa pas, fut du moins l'occasion de la terrible séparation qui brisa les chaînes d'Augustin.

C'était une belle victoire, mais Monique voulait aussi celle de la foi sur l'incrédulité. A la première révélation de l'apostasie d'Augustin, la chrétienne s'était redressée, indignée, outragée, et par un des plus beaux actes d'énergie, elle avait chassé son fils de sa demeure. Mais bientôt éclairée et consolée par un songe, elle leva une défense si pénible et reprit son action mystérieuse. Pour convaincre un esprit si supérieur, il ne fallait pas de controverses. S. Ambroise lui-même le déclarera à Monique. Ce qu'il fallait, c'était une immolation capable d'attirer la miséricorde divine sur les réflexions laborieuses d'Augustin.

Et la mère continue cette tâche ardue. Elle stimule l'ardeur de son fils pour l'étude, bien assurée que son génie sérieux et loyal y trouvera peu à peu la lumière. Pour mieux soutenir son enfant, elle quitte sa patrie, brave les flots de la mer, et malgré ce fils même elle le rejoint à Milan. C'est elle qui l'amène au pied de la chaire d'Ambroise ; c'est elle qui est à son chevet, soulageant sa pauvre poitrine oppressée ; c'est elle surtout qui, dans le secret de Dieu, rachète tous les jours cette âme par des larmes de sang. « O mon Dieu, s'écriera S. Augustin, si vous ne m'avez pas abandonné à ce moment critique, c'est que ma mère pleurait jour et nuit et qu'elle versait pour moi en sacrifice tout le sang de son cœur. »

Comment Dieu aurait-il résisté à de telles supplications ? Comme elle avait vu Patrice arriver lentement vers le Christ, Monique vit son Augustin prendre son vol vers les cimes, abjurer le manichéisme, secouer le scepticisme, s'illuminer au flambeau platonicien et enfin s'agenouiller devant le Christ. Le jour vint où elle vit cet enfant de ses larmes se jeter dans ses bras en lui disant : « Ne pleurez plus ; je crois, j'adore et j'aime ; je suis chrétien ! »

Devant ce magnifique triomphe de Monique, les âmes de peu de foi se demandent peut-être comment le mystérieux apostolat de l'immolation silencieuse et patiente explique de tels prodiges. A ce doute, un évêque avait déjà répondu. « Non, non, pas de controverses, disait Ambroise à Monique, laissez-le refléchir ; seulement, priez beaucoup. » Puis, attendri par la douloureuse importunité de cette mère : « Allez, allez, ajouta-t-il, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ! »

C'était le langage d'une profonde théologie. Oui, il est impossible que Dieu abandonne des âmes pour qui on s'immole avec une espérance aussi indomptable, car Dieu est trop bon pour ne pas s'incliner tendrement vers celui qui lui demande avec des larmes non pas les trésors de la terre, mais le salut d'une âme.

Oui, c'est impossible, car si le cri d'une mère a ému jadis le lion de Florence, Dieu pourrait-il ne pas se laisser toucher par certains sanglots sublimes ?

Oui, c'est impossible, car il y a dans la grande famille chrétienne une communion de mérites, et quand la grâce déborde d'une âme sainte, Dieu se sert de cette surabondance pour sauver de pauvres pécheurs.

C'est aussi le langage de la morale et de l'expérience des âmes. Quand un éducateur, un prêtre, une mère, enveloppent une âme de tendresse surnaturelle, il n'est pas possible que cette âme ne soit pas embaumée à des profondeurs où la passion et le doute ne descendent pas. Il y restera toujours une empreinte de foi que rien n'effacera jamais.

Or, je dis que l'exemple émouvant de sainte Monique rappelle une doctrine élevée, consolante et des plus opportunes à notre époque.

Elle est opportune pour les femmes et les mères chrétiennes, car elle enseigne la plus haute manière d'entendre ce féminisme qui est à l'ordre du jour.

Il y a la manière païenne et matérialiste, qui oriente tout le problème vers la sensualité et tend à faire de la femme tout à la fois une idole des sens et une esclave.

Il y a la manière romantique, qui ne cherche dans le féminisme qu'une source d'émotions poétiques puissantes : c'est la thèse d'A. Dumas.

Il y a la manière révolutionnaire de ces citoyennes tapageuses qui, pour mieux affranchir leur sexe, commencent à s'affranchir des lois morales, et elles appellent cela « émancipation. »

Il y a la manière juste, mais trop absolue, qui proclame que la maternité est le seul honneur et l'unique vocation de la femme et qui lui refuse toute action efficace en dehors de la famille.

Il y a enfin la manière moderne et quelque peu socialiste, qui prétend ouvrir à son action tout le domaine de la vie sociale, économique, politique et scientifique.

Eh bien ! sans prétendre trancher une si complexe question, c'est encore le christianisme qui

vient ouvrir aux cœurs généreux les plus beaux horizons. Au-dessus de l'action sociale, de la conservation de la race, qui, en définitive, ne sont pas à la portée de toutes, il offre à toutes l'œuvre de christianisation, la conservation de la foi et la fécondité spirituelle des âmes. C'est ce que le comte de Maistre écrivait un jour à sa fille, cette vive et spirituelle Constance qui ne trouvait pas assez beau le rôle de la femme dans la société : « Comme tu te trompes, ma chère enfant, sur le vrai pouvoir et la mission des femmes ! Les femmes n'ont fait ni l'*Iliade* ni l'*Enéide* ni la *Jérusalem délivrée* ni *Phèdre* ni *Athalie,* mais elles ont fait quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde. » Faire des âmes chrétiennes : oh ! la grande et opportune leçon de la vie, que nous venons de rappeler !

Grande et opportune leçon, pour toutes les âmes apostoliques et religieuses qui vivent en ce triste siècle. Il a vu réapparaître un phénomène dont l'antiquité païenne aurait été elle-même épouvantée. Des hommes sans prières, sans culte, sans Dieu ; des jeunes gens abdiquant à seize ans la foi de leur berceau et arrivant quelquefois à la tombe sans s'être demandé s'ils ont une âme ; des intelligences riches du côté de la terre, mais dévastées du côté du ciel, où n'habitent ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour, et qui s'en vont insouciantes ou tristes, sans savoir ce qu'il y a au bout de la route !

Contre ce mal immense, il nous faut, certes, des hommes d'action et des œuvres, il nous faut les moyens naturels : écoles, églises, hôpitaux. Mais que nous serions à plaindre si c'étaient là nos seules armes contre l'impiété grandissante !

Grâce à Dieu, nous avons aussi les moyens surnaturels : la prière, les sacrifices, les réparations et les immolations. Nous avons la puissance des larmes, que tant de saintes âmes dans le monde comme dans les monastères mettent en commun au pied du crucifix et de l'ostensoir eucharistique.

* *

O sainte et glorieuse Monique, du sein de la gloire où vous vivez près de cet époux dont vous fûtes l'ange sauveur, près de ce fils dont vous êtes deux fois la mère, jetez les yeux sur les femmes et les mères chrétiennes qui accomplissent en ce moment la noble et dure mission que vous avez remplie vous-même ; montrez-leur à quel prix se rachètent les âmes et obtenez-leur la grâce de voir exaucées leurs prières et fécondés leurs sacrifices. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LV [1]

LE DIMANCHE « IN ALBIS »

Le premier dimanche après Pâques s'appelait *Dominica in albis depositis,* c'est-à-dire le jour où les néophytes avaient déposé leurs vêtements blancs et venaient à l'église, mêlés aux autres fidèles. Ils gardaient toutefois comme une auréole de sainteté, reflet des joies et des honneurs dont ils avaient été comblés dans ces fêtes magnifiques. Leur félicité intense leur venait de leur jeune et ardente foi. C'est pourquoi l'Eglise, en guise d'adieux, les exhorte à garder cette foi précieuse dont elle leur montre la puissance : — elle triomphe du monde — et le bonheur : « Heureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu ! »

I

« Comme des enfants nouveau-nés, doués de raison, désirez ardemment le pur lait spirituel. » (I Petr., II, 2). Nés à la vie surnaturelle par le baptême, ils ont la candeur des enfants nouveau-nés et en même temps la raison, car ils connaissent leurs devoirs et la vérité catholique ; ils possèdent cette haute raison que donne la foi, en y ajoutant ses clartés divines. Que faut-il aux enfants, sinon un lait pur et nourrissant ? Où le trouveront-ils, sinon dans la doctrine de l'Eglise qu'ils ont goûtée et qui les a réjouis, fortifiés et consolés ? Ils continueront à s'instruire, car ils n'en sont encore qu'au lait, nourriture très douce, très facile à accepter ; mais ils devront croître, et donc prendre une nourriture plus solide : *ut in eo crescatis in salutem,* approfondir cette doctrine de salut, s'en compénétrer et en faire vivre leurs âmes.

De là cette prière de la Collecte : « Faites, Seigneur, qu'ayant achevé ces fêtes pascales, nous en appliquions les leçons dans nos mœurs et dans notre vie. »

Ils rencontreront des ennemis acharnés à leur perte, qui voudront leur ravir leur innocence et la grâce céleste, mais ils ont en mains des armes invincibles. Est-ce que par le baptême ils ne sont pas nés de Dieu ? Est-ce que le monde peut tenir devant Dieu ? Or quelle est cette arme qui triomphe du monde ? C'est notre foi.

« Celui qui remporte la victoire sur le monde, c'est celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu. » Croyez donc que Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu ; et le monde ni le démon n'auront aucune prise sur vous. Les tentations et les épreuves viendront fondre sur vous ; vous leur répondrez : « Je crois en Jésus, Fils de Dieu ! » Aussitôt, à cette profession de foi, à cette invocation du nom de Jésus, vos ennemis fuiront et s'evanouiront, car tout s'incline devant ce nom divin, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Vous comprenez maintenant pourquoi l'hérésie et l'impiété ont nié avec acharnement la divinité de Jésus-Christ : c'est parce que la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, est la grande protection des âmes. Elles se réfugient dans cette foi comme dans une forteresse inexpugnable. Tant qu'elles disent de tout leur cœur : « Je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu, » elles sont assurées de leur salut, le monde et l'enfer ne peuvent rien sur elles. Et comme le but du démon est d'arracher les âmes à

[1] La place nous a manqué cette année pour donner en temps opportun les sujets qui remplissent les nos de XXXI à LIV ; nous les publierons plus tard, afin que la série soit complète.

Jésus-Christ et de les précipiter dans les abîmes éternels, il ne cesse de renouveler ses attaques, toujours les mêmes, contre ce dogme victorieux. Dès le premier siècle de l'Eglise, des hérétiques disent : « Jésus-Christ n'est pas Dieu ! » Arius bientôt leur fait écho, et dit avec un respect hypocrite : « Jésus-Christ est la plus belle des créatures, rien n'approche de sa grandeur, de ses splendides vertus, de sa bonté, de sa douceur, de sa puissance, mais c'est une créature. » Et à notre époque nous avons entendu les mêmes blasphèmes, enguirlandés de la même feinte admiration et des mêmes éloges. Combien d'âmes les ont crus, ces blasphèmes, y ont adhéré, sans peut-être en voir toute la malice, ont douté du Dieu de leur Première Communion et ont perdu la foi ! Alors ç'a été pour elles la suprême et terrible défaite, parce qu'elles n'avaient plus pour bouclier cette foi qui seule triomphe du monde.

Disons toutefois qu'on ne perd la foi que lorsqu'on a voulu la perdre, en s'exposant volontairement à la perdre par la fréquentation des impies, par la lecture des mauvais livres, par la cessation de la prière, qui est l'huile qui entretient la lumière dans la lampe de la foi.

Ecoutez donc ces exhortations de l'Eglise qui s'adressent non plus seulement aux néophytes, mais à nous tous qui nous sommes, pendant les fêtes de Pâques, retrempés dans la grâce, dans la foi salvatrice. Gardons-la dans nos cœurs, car elle est toute-puissante pour notre salut : « La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. » Si nous sentons qu'elle chancelle en nous, faisons aussitôt un acte de foi et prononçons le nom triomphant de Jésus : « O Jésus, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant. »

II

Après la lecture de l'Epître, l'Eglise chante : « *Alleluia !* Au jour de ma résurrection, dit le Seigneur, je vous précéderai en Galilée. *Alleluia !* Huit jours après, les portes étant fermées, Jésus parut au milieu de ses disciples et leur dit : La paix soit avec vous. *Alleluia !* »

Ces paroles nous ramènent à l'histoire de S. Thomas.

Nous connaissons la puissance de la foi. Jésus a prouvé sa divinité par sa résurrection, qui est le grand témoignage que Dieu a rendu de son Fils. Mais dans la foi il y a toujours quelque point obscur qui lui donne son mérite.

Nous nous trouvons ici en face de deux exemples bien différents : celui de S. Jean et celui de S. Thomas. S. Jean est averti par sainte Madeleine que le sépulcre est vide. Le Sauveur n'y est plus, et elle s'écrie : « Ils ont enlevé mon Maître et je ne sais où ils l'ont mis. » (Jo., xx, 2). Pierre et Jean s'élancent vers le tombeau. Jean arrive le premier. Il voit le suaire et les linges déposés en ordre dans le sépulcre. Il regarde, il réfléchit en attendant l'arrivée du chef des apôtres. Les paroles du Maître lui reviennent sans doute à la mémoire : « Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, flagellé, conspué, et il ressuscitera le troisième jour. » Pierre vient à son tour, inspecte avec soin le sépulcre, voit le suaire de la tête roulé séparément, et il s'en va, « admirant en lui-même ce qui est arrivé. » (Luc, xxiv, 12). C'est seulement après lui que Jean pénètre dans le tombeau. Mais son regard est plus clairvoyant que celui de Pierre. Celui-ci admire, et dans son admiration il y a surtout de l'étonnement. Il est en proie à des sentiments divers, qu'il ne définit point. Il s'en va songeur, et ne se prononce pas. Mais Jean a vu, il a vu de son pur regard plein d'amour qui a contemplé le cœur de Jésus. Il a vu, et il a cru. Il restait bien dans son esprit les obscurités de la foi, mais son amour les a dissipées. Pour croire il n'a pas besoin que Jésus se montre à lui, il est sûr, il croit sur la parole du Maître.

Tout autre est la foi de S. Thomas. Lui aussi s'est souvenu de la parole de Jésus en route pour Jérusalem. Il a vu Madeleine, il a entendu Pierre. Pouvait-il douter ? Mais il a été déçu. Ses beaux rêves ne se sont pas réalisés, il s'imaginait que Jésus régnerait sur Israël et que lui-même serait honoré à sa cour. Or voilà qu'il est mort sur la croix ! L'Apôtre ne comprend plus et il ne veut plus rien entendre. Il met en conteste le témoignage de ceux qui ont vu, même la parole de Jésus, qu'il a entendue de ses oreilles. Il y a dans son incrédulité beaucoup de dépit, mais il y a aussi un manque de foi qui se traduit par ses protestations. Il met des conditions à sa foi. Il veut voir la trace des clous, il veut mettre sa main dans le côté percé du Sauveur, c'est-à-dire qu'il supprime la foi, puisqu'il réclame l'évidence. Alors quel sera son mérite ?

Dans son adorable condescendance, Jésus accepte les conditions. Il apparaît à ses Apôtres huit jours après, et il dit à Thomas : « Mets ici ton doigt et vois mes mains, approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle ! » Cette fois Thomas n'y tient plus, son cœur s'émeut de repentir et d'amour, et il s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » C'est à coup sûr une belle parole et le cœur de Jésus est remué surtout par les regrets cuisants qui l'ont inspirée. Mais si la bonté pardonne, la justice prononce le jugement et montre l'absence de mérite : « Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu. »

Le jugement est sévère. Il s'adresse aussi à tous ceux qui veulent voir pour croire et qui ne s'en rapportent pas à l'enseignement, au témoignage de l'Eglise, à tous ceux qui dosent, qui restreignent, qui limitent leur foi, qui craignent que l'Eglise ne leur impose des dogmes impossibles à croire, comme si nous ne devions pas accepter toute sa doctrine, comme si la vérité pouvait être jamais difficile à accepter, la lumière trop abondante, comme si une plus grande manifestation de l'amour n'était pas aussi une plus grande grâce.

Et Jésus tire cette conclusion, que doivent méditer tous les chrétiens : « Bienheureux ceux qui

n'ont pas vu et qui ont cru ! » Ceux-là croient sur la parole de l'Eglise, éclairés par l'Esprit-Saint ; ils savent que l'Eglise ne peut se tromper ni nous tromper, que l'Esprit-Saint la dirige ; ils ne discutent pas, puisque c'est là vérité et que Dieu leur accorde la faveur de la connaître ; ils ne se mettent pas en garde contre le miracle, puisque Dieu est tout-puissant. Mais ils ne sont pas crédules non plus, car ils ne croient que sur la foi de l'Eglise ; et quand l'Eglise n'a point parlé, quand elle n'impose pas un dogme, un fait, ils gardent toute leur liberté de croire ou de ne pas croire. Surtout ils vivent dans une grande tranquillité d'esprit, dans la paix du cœur : ils croient, ils savent que ce qu'ils croient est la vérité, ils jouissent du bonheur de la foi.

Après la Communion des néophytes et des fidèles la sainte liturgie rappelle avec à-propos les paroles du Sauveur à S. Thomas : « Ne sois pas incrédule, mais croyant, » parce que la Sainte Eucharistie est le grand mystère de la foi : *mysterium fidei*.

LVI

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Les joies pascales ne font pas oublier à l'Eglise la croix du Sauveur, qui en est la source. C'est pourquoi elle célèbre aujourd'hui une fête en son honneur.

I

Quand Jésus expira, le démon reconnut que ce sublime crucifié était le Fils de Dieu. Le grand vaincu, c'était donc Satan, car personne n'est vainqueur de Dieu. Le démon avait triomphé par le bois, au paradis terrestre, et voilà qu'il était humilié, que son empire était détruit par cet autre bois sur lequel avait coulé le sang divin. Il fut pris d'une rage inexprimable, et s'acharna sur ce bois sauveur, espérant l'anéantir. Les Juifs donc, après la mort de Jésus, se saisirent de sa croix et la jetèrent dans une citerne desséchée, avec l'inscription qui la surmontait, avec les croix des deux larrons, avec les clous et la couronne d'épines, pêle-mêle, et ils recouvrirent le tout de terre et de décombres.

Il restait le Calvaire et le tombeau de Jésus, qui rappelaient des souvenirs importuns. L'empereur Adrien résolut de les faire disparaître. Il nivela le sol, le vallon, les rochers, sur un espace de cent mètres au carré, rapporta de la terre pour y planter un bois sacré, dressa à l'endroit du Calvaire un temple à Vénus, à l'endroit du Saint Sépulcre une statue à Jupiter, et, pendant cent-quatre-vingts ans, les païens célébrèrent le culte de Vénus et de Jupiter sous ces bosquets sacrilèges. C'était bien fini, pensait-on, de la mémoire et du culte de Jésus.

Le Sauveur était demeuré trois jours dans son tombeau, puis il était ressuscité ; sa sainte croix devait rester trois siècles enfoncée sous des décombres, mais elle reparaîtrait aussi au grand jour et opérerait sa résurrection glorieuse.

Quand l'empereur Constantin eut remporté, protégé par l'étendard de la croix, une victoire décisive sur Maxence et sur le paganisme, sainte Hélène, sa pieuse mère, « reçut en songe l'avertissement de se rendre à Jérusalem et de faire des recherches pour y retrouver la vraie croix [1]. » Elle avait quatre-vingts ans, mais elle n'hésita pas à entreprendre ce pénible voyage, en 326.

L'impiété païenne avait laissé des témoins : les statues de Vénus et de Jupiter. C'était donc là qu'était le Golgotha, là, le Saint Sépulcre, sous cette vaste terrasse. Il suffisait donc de creuser. On découvrit les lieux sacrés où Jésus avait été crucifié, le tombeau où son corps avait été déposé. Tout était intact. Le Calvaire et le Saint-Sépulcre n'avaient été enfouis que pour être mieux protégés. Les ouvriers trouvèrent aussi la citerne où avaient été précipitées les croix. Les trois croix étaient là, mais comment reconnaître celle du Sauveur, dont le *titulus* avait été détaché ?

Le bienheureux Macaire, évêque de Jérusalem, dit Rufin, fut consulté. Il eut une heureuse inspiration : « Apportez les trois croix, » dit-il.

On les lui apporta. Il se dirigea alors vers la maison d'une noble et pieuse femme de Jérusalem, qui se mourait d'une maladie incurable. « C'est ici, dit-il, que le Seigneur nous fera connaître la puissance du bois sacré qui porta le Sauveur. »

Sainte Hélène l'accompagnait et une foule considérable suivait.

Il se mit à genoux devant la maison, et fit cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, vous qui avez daigné racheter le genre humain par la passion et par la mort de votre Fils unique sur la croix, vous qui avez inspiré à votre servante fidèle, l'impératrice Hélène, le pieux dessein de retrouver le bois sacré où Jésus mourut pour le salut du monde, achevez votre œuvre. Montrez-nous, par un signe éclatant, laquelle de ces trois croix fut l'instrument de notre Rédemption. Faites que cette femme mourante se lève, pleine de vie et de santé, aussitôt que la vraie croix aura touché ses membres. »

Il approcha alors de la malade une première croix, puis une seconde, sans qu'il se produisît aucun effet. Alors il lui fit toucher la troisième. Elle ouvrit les yeux, se dressa sur son séant et s'écria : « Je suis guérie ! » Puis elle se leva de son lit de douleur, joyeuse et complètement guérie. Sainte Hélène, à la vue de ce prodige, éclata en actions de grâces et tout le peuple se mit à louer Dieu [2].

On retrouva aussi l'inscription, la couronne d'épines, le roseau et les clous. Il y en avait quatre, au dire de S. Grégoire de Tours. Sainte Hélène les envoya à son fils avec une portion considérable de la vraie croix, laissant l'autre à Jérusalem sous la garde de S. Macaire. Pour recevoir ce

[1] Légende du Bréviaire, 1re leçon.
[2] *Hist. eccl.*, x. 7.